

Dr David deSilva , Le monde culturel du Nouveau Testament, Session 5, Famille et foyer

© 2024 David deSilva et Ted Hildebrandt

Il s'agit du Dr David deSilva dans son enseignement sur le monde culturel du Nouveau Testament. Il s'agit de la session 5, Famille et ménage.

La famille est l'unité sociale la plus fondamentale de la société humaine, le groupe qui, pour la plupart des individus, est l'unité sociale la plus fréquemment rencontrée et l'unité sociale la plus engagée au cours d'une vie.

Comment était la famille au premier siècle ? Quelles attentes les membres d'un ménage avaient-ils les uns envers les autres ? En d'autres termes, quel était le contexte et l'éthos quotidiens de tant de langage de parenté que nous trouvons dans les pages du Nouveau Testament ? Comment expliquer l'importance que Paul, par exemple, accorde à l'adoption par Dieu et à l'incorporation dans la famille d'Abraham ? Quel genre de communauté les premiers dirigeants chrétiens cherchaient-ils à entretenir en choisissant le frère et la sœur comme modèle principal pour les relations internes à l'Église ? Si nous voulons retrouver la richesse de la vision du Nouveau Testament concernant les communautés de foi en tant que maison de Dieu, ainsi que comprendre les textes qui parlent de famille, de lignée et du comportement des parents, nous devons nous immerger dans les réalités et l'éthique anciennes. de parenté. Comment établir la parenté dans le monde antique ? Aux États-Unis, les agents immobiliers ont un dicton : les trois facteurs les plus importants dans l'achat d'une propriété sont l'emplacement, l'emplacement et l'emplacement. Dans le monde antique, le lignage établissait la situation d'une personne dans le tissu social.

L'attention particulière portée aux généalogies tout au long de l'Ancien et du Nouveau Testament en témoigne. Si nous regardons, par exemple, Esdras et Néhémie et pensons aux réformes mises en place au sein de la communauté des exilés, nous voyons à quel point le lignage et la capacité de retracer le lignage sont importants pour faire partie du corps social connu. comme la nation d'Israël, le peuple d'Israël. Si vous n'avez pas de lignée vérifiable au sein de la famille des 12 tribus, vous ne faites pas partie de ce peuple.

Au sein de la nation d'Israël, une structure interne est mise en place. Les hiérarchies internes se forment sur la base du lignage. Encore une fois, dans ces mêmes livres, nous pourrions examiner l'attention particulière portée à la préservation et à l'articulation de la lignée des clans sacerdotaux et lévites.

Dans le monde antique, le mérite de l'individu, ainsi que sa place dans la société, commence par les mérites de ses parents, de sa famille ou de son clan et de ses

ancêtres. Nous en avons brièvement parlé dans notre discussion sur l'honneur. Le point de départ de l'honneur d'une personne est l'honneur de la famille dans laquelle elle est née et dont elle hérite de ses ancêtres.

Un bon exemple de ceci nous vient des apocryphes du livre de Tobie. Tobit envoie son fils Tobias en mission pour collecter un poids d'argent d'un talent qui avait été laissé en dépôt chez un ami de la famille lors d'un voyage. Tobit pose des questions sur la lignée de cette personne.

Je vais donc lire le chapitre 5, versets 11 et suivants. Tobit a demandé à Azariah : Frère, de quelle famille es-tu et de quelle tribu ? Dis-moi, frère. Azaria répondit : Pourquoi as-tu besoin de connaître ma tribu ? Mais Tobit dit : Je veux être sûr, frère, de qui tu es le fils et quel est ton nom.

Il répondit : Je suis Azaria, fils du grand Hanania, un de tes parents. Alors Tobit lui dit : Bienvenue. Que Dieu te garde, frère.

Ne sois pas amer envers moi, frère, parce que je voulais être sûr de ton ascendance. Il s'avère que vous êtes le parent d'une bonne et noble lignée. Car j'ai connu Hanania et Nathan, les deux fils de Shemaliah, et ils m'accompagnaient à Jérusalem et y adoraient avec moi, et ils ne se sont pas égarés.

Vos proches sont de bonnes personnes. Vous venez de bonne souche. Accueil chaleureux.

Ainsi, le résumé ultime qu'Azariah a à offrir est sa lignée familiale, sa famille immédiate. Et parce qu'il est connu pour être de bonne souche, il a la cote de crédit de ses ancêtres aux yeux de Tobit, et il est donc accepté comme la personne qui accompagnera le fils de Tobit, Tobias, dans cette mission potentiellement très dangereuse. Ainsi, la parenté et l'honneur sont très étroitement liés dans ces cultures.

Pensez à la façon dont Matthieu commence l'Évangile de Matthieu. Les gens me demandent souvent, non pas au séminaire, mais dans d'autres contextes, comment j'en sais davantage sur Jésus. Comment puis-je entrer dans cela ? Je dis : Eh bien, lisez les Évangiles. Et puis je me dis immédiatement : Oh, mais ne commence pas par Matthieu, parce que Matthieu 1 : 1-17 est une terrible façon de commencer une histoire sur Jésus si vous êtes né dans l'Amérique du 21e siècle.

Mais pourquoi Matthieu commence-t-il ainsi ? Ce n'est pas parce qu'il lui manquait un éditeur. C'est parce que, dans sa culture, il sait comment parler de Jésus, et sa signification est de parler de sa lignée. C'est donc une excellente façon d'ouvrir l'histoire de Jésus au premier siècle en décrivant et en exposant la descendance de Jésus d'Abraham et de David.

De cette façon, Matthieu peut établir une affirmation essentielle sur l'identité de Jésus en tant qu'héritier des promesses faites à David et héritier des promesses faites à Abraham. C'est donc un chapitre hautement théologique, même si pour nous, c'est peut-être comme lire des instructions stéréo. Une autre facette de cette généalogie est l'accent mis par Matthieu sur le nombre 14.

Les étudiants du Nouveau Testament sont toujours contrariés par le fait que Matthieu présente une lignée de Jésus de 42 générations, tandis que Luc présente, je pense, une lignée de Jésus de 56 générations. Et donc, certaines personnes disent : Eh bien, cela vient du côté de Mary, et ils doivent avoir de mauvais gènes parce qu'ils sont tous morts beaucoup plus tôt parce qu'il y a 56 générations là-bas dans le temps qu'il faut à cette autre généalogie pour traverser 42 générations. Mais ce que fait Matthieu, c'est en fait mettre en évidence, à travers la numérogie, l'importance de Jésus en tant qu'héritier de David.

En hébreu, qui manque de chiffres, il utilise ses caractères pour les lettres et les chiffres. En hébreu, le nom de David, orthographié avec un dalet au-dessus et un autre dalet, totalise 14. Ainsi, en codant 14 dans la généalogie de Jésus, en séparant ces trois événements majeurs, Abraham, David, puis l'exil, enfin tous rachetés par la venue du Christ, Matthieu est capable de dire quelque chose sur Jésus en tant que progéniture ultime et postérité de David.

Dans Hamlet de Shakespeare, Hamlet regarde de travers son oncle Claudius, qui est désormais également devenu son beau-père. À un moment donné, après que Claudius ait poursuivi dans un discours qui montre quelque chose de son caractère, Hamlet dit : Un peu plus que parent et moins que gentil. Et par gentil, il ne veut pas dire doux et gentil.

Il veut dire de la même souche ou de la même espèce, probablement du frère, véritable père d'Hamlet, que Claude a supplanté. Alerte spoiler : il a en fait tué son propre frère. Quoi qu'il en soit, la parenté consiste souvent à être du même genre, à refléter le même genre d'essence dans une sorte de connexion naturelle.

Cela peut se produire au niveau de l'ethnie du groupe ethnique. Les Grecs, qui n'ont peut-être pas vraiment de lien de sang traçable, pourraient néanmoins parler de leur parenté les uns avec les autres vis-à-vis des barbares, car au moins nous, les Grecs, quelle que soit notre lignée réelle, sommes du même genre. Nous nous ressemblons suffisamment pour pouvoir nous considérer essentiellement comme des parents, par opposition à ce groupe qui est si différent de nous.

De même, les Juifs reconnaissaient largement leur parenté vis-à-vis des non-Juifs, même si cela était également enraciné dans une généalogie très étendue, remontant à Abraham en passant par Isaac et Jacob. On peut également considérer la parenté à

des niveaux plus locaux : le niveau de la tribu, le niveau du clan, ou encore le niveau de la famille au sein du clan. Le niveau auquel la parenté opérait pouvait changer selon le contexte.

Par exemple, dans la diaspora, où les Juifs se trouvent souvent en minorité, entourés d'une majorité d'autres groupes ethniques, d'autres races et d'autres nations, ils pourraient être plus enclins à traiter les autres Juifs et à considérer les autres Juifs comme des parents, quelle que soit leur origine. proximité de liens généalogiques réels entre eux. Cela pourrait alors changer dans un endroit où les Juifs constitueraient la majorité de la population dans un lieu donné. Par exemple, en Galilée ou en Judée, où, comme la plupart d'entre nous sont de toute façon juifs, ce qui compte réellement pour la parenté est défini de manière plus étroite.

Et ainsi, nous traiterons notre famille, notre clan davantage comme des parents, mais les gens des autres tribus ou même extérieurs à notre clan davantage comme des étrangers, plutôt que comme une famille. Et cela pourrait évoluer avec le temps. Prenez un village en Judée, au moment même où une cohorte romaine traverse le village.

À ce moment-là, tous les Juifs du village se sentaient probablement plus étroitement liés les uns aux autres, en raison de la présence de ce groupe extérieur visible et puissant qui n'était certainement pas nous. Nous le sommes, par rapport à notre relation avec eux, nous sommes tous une famille. Mais ensuite, après le départ de la cohorte romaine, nous pourrions revenir à une définition beaucoup plus étroite de notre groupe de parenté et ne plus considérer les Juifs des autres clans de ce village comme les personnes envers lesquelles nous avons des obligations familiales.

Donc, tout cela pour dire que la parenté peut être pensée de manière assez fluide. Notre définition peut s'élargir ou se contracter en fonction du contexte et de ce qui se passe dans ce contexte. Il me semble que Jésus a tendance, dans n'importe quel contexte, à affirmer la grande famille d'Abraham par rapport à toutes les divisions plus petites, qu'il s'agisse des divisions basées sur des groupes de parenté ou des divisions basées sur la ressemblance.

Par exemple, tous ceux qui souscrivent à la doctrine et à la pratique des Pharisiens, qui, bien qu'ils ne soient pas tous étroitement liés généalogiquement, sont susceptibles de se considérer davantage comme des parents les uns des autres, car ils sont de même nature. un autre. Contre ces petits sous-groupes de parents en Israël, Jésus ne cesse de souligner la relation de tous les Juifs les uns avec les autres en tant que fils et filles d'Abraham. Par conséquent, nous devrions être des personnes qui ne devraient pas vraiment se diviser les unes des autres, mais qui devraient se traiter les unes les autres comme des sœurs et des frères.

Par exemple, lorsqu'il est interrogé sur la guérison de la femme infirme le jour du sabbat, il la désigne comme cette fille d'Abraham, affirmant le lien familial essentiel entre la femme guérie, autrefois infirme, et les responsables de la synagogue qui se plaignent de son acte d'amour. et la guérison envers elle. Il fait référence à Zachée, qui est beaucoup, et dans une certaine mesure, calomnié à juste titre, en tant que perceuteur d'impôts, comme quelqu'un travaillant pour eux en Judée, travaillant pour la force d'occupation romaine en Judée, aidant la force d'occupation romaine à percevoir ses impôts et hommage et remplir ses poches, plus que probablement, c'est au moins un stéréotype, dans le processus. Mais avec le changement de cœur de Zachée, Jésus dit également ceci : il est aussi un fils d'Abraham.

Ce qui était important pour Jésus à ce moment-là était de rétablir les relations familiales de Zachée avec le reste de la population après qu'il en ait été aliéné en raison de son alignement avec les occupants romains. Le plus célèbre est la parabole de Jésus. On l'appelle souvent la parabole du fils prodigue, mais je préfère l'appeler la parabole des deux frères car, avouons-le, aucun de ces garçons ne se comportait vraiment bien dans cette histoire.

En réponse aux pharisiens, et peut-être étaient-ce les scribes et les pharisiens, qui se plaignaient de la propension de Jésus à manger avec les pécheurs et les publicains, ceux que les pharisiens considéraient comme d'autres, une autre sorte d'être humain, appartenant à un groupe qui n'est pas nous. . Jésus raconte cette histoire pour rappeler aux scribes et aux pharisiens que ces pécheurs et collecteurs d'impôts sont aussi des Juifs. Ils font partie de la nation d'Israël.

Ils font partie du groupe de parenté élargi d'Abraham. Et donc, vraiment, une meilleure façon de les considérer n'est pas comme ces pécheurs et collecteurs d'impôts mais comme nos frères et sœurs. Par conséquent, il raconte l'histoire de deux frères en désaccord d'une manière qui montre parfaitement que ni l'un ni l'autre ne se comporte d'une manière qui honore le père qui fait d'eux des frères et sœurs l'un à l'autre.

L'une des choses les plus importantes auxquelles nous pouvons réfléchir dans l'intérêt de l'interprétation du Nouveau Testament est peut-être l'éthos, l'éthique qui était censée régir les relations de parenté dans le monde antique. Partout où le cercle de parenté était établi, une éthique différente était adoptée pour guider les parents dans leurs relations entre eux et pour guider leurs relations avec les étrangers. Cela s'enracinait finalement dans la conviction que la parenté signifiait travailler pour le bien de chacun, et non pour son propre bien aux dépens de ses proches.

Nous arrivons ici aux modèles de base de l'interaction sociale, coopération contre compétition. Nous avons mentionné dans notre première conférence de cette série que de nombreuses choses étaient considérées dans le monde antique comme des

produits à biens limités. Pour que j'obtienne plus de quelque chose, il fallait en avoir moins, que ce soit du grain, de l'argent, de l'honneur ou autre.

Ainsi, une bonne économie limitée suscite particulièrement la concurrence comme une sorte de mode par défaut pour interagir autour de l'acquisition de ces biens. Cependant, les familles n'étaient pas censées rivaliser pour les biens, de sorte que l'une gagne aux dépens de l'autre, mais plutôt coopérer pour que l'ensemble de la parenté ait un meilleur accès aux biens dont elle avait besoin ou qu'elle désirait. La force, l'unité et le bien de l'ensemble de la parenté sont le bien commun de tous ses membres.

Dans ce contexte, la relation entre frères et sœurs était souvent considérée comme l'un des liens les plus forts et les plus importants entre les êtres humains du monde antique. C'était la quintessence de l'amitié. Les amis auraient tout en commun.

Les amis partageraient des valeurs et des engagements communs. Les amis veilleraient aux intérêts les uns des autres et partageraient des ressources pour répondre aux besoins de chacun. Les frères et sœurs étaient évoqués, par exemple, dans l'Éthique à Nicomaque d'Aristote comme le summum, l'exemple de l'amitié en action.

Aujourd'hui, dans l'Amérique des 20e et 21e siècles, et probablement au moins au Canada et en Europe occidentale, nous acceptons en quelque sorte l'idée de rivalité fraternelle. Maintenant, ma femme et moi avons trois fils, et nous, vous savez, j'ai devant eux les anciens idéaux sur la façon dont les frères devraient agir, mais en réalité, à bien des égards, ils mettent en scène le scénario de la rivalité fraternelle qui est devenue une sorte de accepté et courant en Occident. Et il y avait probablement un sens dans lequel, en fait, il y avait certainement un sens dans lequel les frères rivalisaient dans le monde antique, mais ils étaient très prudents.

Les éthiciens étaient très prudents. Les familles faisaient très attention à ne pas cultiver la compétition entre frères et sœurs, ce qui signifiait qu'un frère l'emportait sur un autre ou gagnait quelque chose aux dépens de l'autre. Ainsi, ils pouvaient essayer de se surpasser dans certaines entreprises, mais toujours de telle manière que le bien de toute la famille soit favorisé, et non qu'un frère gagne aux dépens d'un autre.

Là où l'on parle communément de rivalité fraternelle, les habitants du monde antique parlaient communément d'une victoire cadméeenne. Maintenant, cette phrase ne signifie peut-être pas grand-chose pour nous à moins que nous n'ayons lu beaucoup de drames grecs, mais si vous connaissez un peu l'histoire d'Œdipe, vous savez peut-être qu'il ne s'agit pas seulement d'Œdipe et de sa génération. Il s'agit de ce qui s'est passé avec ses enfants, et cela s'appelle Cadmean parce qu'Œdipe est un descendant de Cadmus.

Ainsi, Œdipe, après que sa tragédie ait commencé, les fils d'Œdipe se sont retrouvés dans des camps opposés dans une guerre. L'un d'eux s'est rangé du côté des Perses qui tentaient de conquérir Thèbes, et unilatéral, bien sûr, du côté de l'armée de Thèbes. Et ils se sont entretués au combat.

Cela est devenu connu comme une victoire cadméeenne car cela représentait en réalité le nadir, le point le plus bas des relations fraternelle. Chacun essayait de gagner, mais on ne peut pas gagner si on se bat contre son frère ou sa sœur. Il est tout simplement impossible de remporter une victoire dans cette situation.

Ainsi, dans le monde antique, les éthiciens se sont efforcés d'inculquer aux frères et sœurs la valeur de la recherche des intérêts les uns des autres. Même dans une société sensible à l'honneur, les frères et sœurs devaient faire progresser l'honneur de l'autre. Ainsi, en tant que frère, je ne chercherais pas seulement à faire avancer les miens, mais si quelque chose se présentait à moi, j'essaierais de trouver un moyen de permettre à mon frère ou à ma sœur de partager l'honneur que j'avais acquis ou l'accès à certains privilèges que j'avais acquis.

Bien sûr, je ne chercherai jamais à gagner quelque chose aux dépens d'une sœur ou d'un frère. Vous voyez peut-être déjà où je veux en venir en ce qui concerne la parenté chrétienne lorsque nous nous appelons frères et sœurs au sein de l'Église et ce que cela signifie de rendre cela réel. Une autre facette très importante de la philosophie de la parenté, à côté de la coopération en toutes choses, était la confiance.

Parce que les proches coopèrent pour faire progresser leurs intérêts respectifs et ceux de la famille, ils peuvent se faire confiance. Dans le monde antique, la tromperie et le mensonge étaient souvent considérés comme des stratégies parfaitement appropriées pour faire avancer ses intérêts face aux étrangers. Par exemple, dans le livre apocryphe Judith, Judith ment à travers ses dents à gauche et à droite afin de se rapprocher suffisamment du général ennemi Holopherne pour lui couper la tête.

Elle essaie d'avancer, encore une fois alerte spoiler, je suis désolée, elle essaie de faire avancer le bien de son village assiégé par ce général et son armée. Utiliser la tromperie pour se rapprocher de lui est parfaitement acceptable et louable pour promouvoir le bien de son propre groupe de parenté. Il serait cependant tout à fait honteux de recourir à la tromperie ou au mensonge contre les membres de sa propre famille.

Cela signifie, en fait, traiter vos proches comme des étrangers et rompre la confiance et les engagements de coopération les uns avec les autres pour le bien de chacun. La famille devait être marquée par l'unité, l'harmonie, le partage des valeurs et le

partage des biens. Les frères et sœurs devaient partager des idéaux, des valeurs et des objectifs communs.

On retrouve souvent l'injonction aux frères d'être d'accord dans la littérature ancienne. Et je ne parle pas seulement de littérature chrétienne, mais de littérature éthique gréco-romaine. Pour préserver leur unité et préserver leur harmonie à tout prix, il vaut mieux perdre une dispute pour perdre une part d'héritage que perdre l'amour d'un frère ou d'une sœur et briser ou rompre l'harmonie qui devrait caractériser la parenté.

Cette unité et cette harmonie s'expriment également dans le partage des ressources entre proches, selon les besoins de chacun. Lorsqu'un conflit survient ou que des blessures surviennent, les frères et sœurs doivent rechercher le pardon et la réconciliation. Ils doivent cacher la honte ou les actes honteux de chacun aux étrangers et agir avec patience les uns envers les autres.

C'est une philosophie très différente de la façon dont on traite ou répond aux étrangers dans ce monde. Il s'agit d'une excellente introduction à l'éthique de l'amour fraternel, pertinente car Philadelphie, l'amour des frères et sœurs, est un terme éthique très important dans le Nouveau Testament. Pour une excellente introduction, lisez le traité de Plutarque sur l'affection fraternelle, parfois appelée l'amour fraternel.

C'est une merveilleuse fenêtre sur cet idéal de l'éthos de la parenté dans le monde antique. Réfléchissons un peu ensemble à l'ancienne maison, à quoi elle ressemblait et comment elle fonctionnait. Aristote, toujours dans son *Éthique à Nicomaque*, parle de la maison et de son personnel, pour ainsi dire, des rôles qu'ils jouent et de la façon dont ils fonctionnent.

Il parle d'une maison composée au minimum d'un mari et d'une femme, d'un père et d'enfants, d'un maître et d'esclaves. Ce qui est remarquable dans sa description, c'est qu'un membre de chaque paire est en réalité la même personne. Le père, le mari, le maître, c'est tout de même le même type qui est donc en quelque sorte le noyau central de la maison.

Il existe bien entendu de nombreuses extensions possibles de ce foyer de base. Il était très courant que des frères et sœurs non mariés et des relations féminines fassent partie d'un ménage et vivent avec ce ménage décrit précédemment comme faisant partie de cette unité. Il inclurait souvent les parents survivants, soit du mari, soit de la femme.

Et cela intégrait parfois même des frères et sœurs mariés et leurs enfants dans une unité plus grande. En matière de mariage, les Juifs ont tendance à se marier, ont tendance à se marier, au sein de l'ethnie, au sein du peuple juif, souvent au sein de la

tribu ou du clan. Encore une fois, pour en revenir au livre apocryphe de Tobit, qui reflète probablement davantage l'éthique du III^e siècle avant J.-C. que celle du I^{er} siècle après J.-C., Tobit considère qu'épouser un étranger est une sorte de fornication.

C'était comme vivre dans le péché pour un Juif de se marier en dehors de l'ethnie juive, même en dehors de la tribu. Les mariages étaient généralement arrangés parce qu'ils rassemblaient les familles. Et ils étaient en réalité compris comme des alliances entre familles, et non comme un acte déterminé par deux tourtereaux sur la base de motivations individuelles.

Et les femmes ont toujours eu tendance à être intégrées, conceptuellement, dans le foyer d'un homme. Le ménage de leur père, avant le mariage. Le ménage du mari après le mariage.

Et en cas de divorce, retour dans la maison de son père. Le divorce était traité différemment selon les groupes ethniques à cette époque. Chez les Juifs, seuls les maris, techniquement, pouvaient initier.

Ainsi, en Judée, dans les régions où nous étions très conscients de vivre conformément à la loi de Moïse dans la mesure où les oppresseurs étrangers le permettaient, les épouses avaient beaucoup de mal à entamer un divorce. Cela était probablement plus facile dans les communautés juives de la diaspora. Plus la communauté juive est minoritaire, plus on pourrait faire appel au système juridique de la culture dominante.

Chez les Romains et les Grecs, cependant, le mari ou la femme pouvait demander le divorce. Et cela signifiait généralement qu'une femme retournait dans la maison de son parent mâle survivant le plus proche. Donc, le père, s'il était encore en vie, ou un frère si le père est décédé depuis.

Elle revenait avec sa dot, qui faisait partie de l'héritage du père de la mariée, et la mariée l'emportait avec elle partout où elle allait. Ainsi, il ne ferait partie du nouveau domaine que si le mariage durait jusqu'à ce que la mort sépare le couple. Quelque chose de très différent entre le ménage ancien et, du moins, le ménage américain moderne, c'est que les ménages étaient des unités de production et pas simplement des unités de consommation.

Ma maison, je veux dire, honnêtement, vous savez, nous cinq, nous ne produisons pas grand-chose ensemble à part du recyclage et des déchets. Mais nous consommons ensemble.

Mais dans le monde antique, un foyer comme le nôtre constituait aussi une unité de production de base. On pourrait considérer cela au niveau patricien le plus exalté, où

un sénateur et sa famille pourraient résider eux-mêmes à Rome et ne jamais voir de propriété de campagne. Mais une partie du domaine, une partie de la maison, devrais-je dire, n'était pas seulement le mari et la femme, le père et les enfants, mais le maître et les esclaves.

Et ce sénateur patricien pourrait avoir des centaines et des centaines d'esclaves travaillant dans de nombreux domaines loin dans l'arrière-pays, loin de Rome. Ainsi, même la maison patricienne était une maison de production avec des entreprises agricoles massives issues de cette unité familiale étendue et extrêmement étendue. Maintenant, rendez-vous dans un cadre beaucoup plus humble, une maison d'artisan.

Par exemple, même la maison que nous présumons être la maison d'origine de Jésus était très probable. Un artisan, Joseph, était accompagné et rejoint dans ce métier par un ou plusieurs de ses fils, qui travaillaient ensemble pour générer des revenus et faire vivre cette maison en travaillant ensemble. A leurs côtés, les femmes de la maison, donc Marie et les demi-sœurs anonymes de Jésus, contribueraient également d'une manière ou d'une autre, soit en aidant à gérer le travail des hommes.

Il est en fait parfois surprenant de découvrir combien de femmes tenaient réellement les livres de comptes de ces ménages de production et ce genre de choses. Ou en participant à ce que l'on appelle le travail des femmes dans le monde antique. Ainsi, elles pourraient exercer leur propre métier parallèlement à ce que font les hommes pour être une unité de production et une unité de consommation.

Nous pourrions également penser, par exemple, à la maison de Simon, connu sous le nom de Pierre, et à son frère André. Toute leur famille était probablement impliquée d'une manière ou d'une autre dans le commerce de la pêche, tout comme la maison de Zebedee, dont les deux fils étaient dans le bateau avec lui. Et dans ces scénarios, il est encore une fois probable que les femmes au foyer aient participé d'une manière ou d'une autre à l'entreprise familiale de pêche au poisson.

Par exemple, j'étais récemment à Magdala, où une sorte de zone industrielle domestique a été découverte. Et c'était une ville de pêcheurs, tout comme Capharnaüm l'était probablement. Au sein des structures familiales se trouvait une pièce dédiée au séchage, au salage et à la conservation du poisson.

Il est donc fort probable que les femmes de la maison Zebedee participaient également à la production de l'entreprise familiale. Désormais, c'est le mari-slash-père-slash-maître qui est en fin de compte chargé de la gestion du ménage. La science du monde antique qui nous donne notre mot économie.

C'est ce qu'on appelle l'oikonomia , la règle ou la gestion de l'oikos, la maison. Les éthiciens parlent de l'autorité de cet homme en termes de devoir, de diligence et de soins bienfaisants. Bien entendu, dans la pratique, ces chefs de famille exerçaient leur autorité d'une manière qui reflétait leur propre vertu ou son absence.

Et bien sûr, c'est une société strictement hiérarchique et patriarcale. Encore une fois, si nous nous tournons vers Aristote pour lire ce qu'il a à dire sur la maison dans son *Éthique à Nicomaque*, il parle de l'homme comme du dirigeant naturel au sein de la maison et de la femme comme du sujet naturel. C'est-à-dire de la manière même dont les mâles et les femelles sont constitués dès la naissance, avec leurs dons naturels et leurs limites, dit-il, je m'empresse d'ajouter, il dit qu'il est normal que le mâle soit dominant et que la femelle soit dirigée. .

Il compare le pouvoir du père sur les enfants et sur les esclaves à celui d'un monarque absolu sur ses sujets. Aristote compare la domination d'un mari sur sa femme à la règle constitutionnelle entre citoyens égaux en valeur mais pas en pouvoir. Il y observe donc une certaine distinction mais établit néanmoins assez clairement l'autorité du mari-maître-père sur tous les autres membres de la maison.

Les auteurs juifs sont en réalité plus extrémistes et plus radicaux dans leurs affirmations. Par exemple, Josèphe, lorsqu'il écrit brièvement sur la gestion du ménage, écrit que la femme, dit la loi, est en toutes choses inférieure à l'homme. Qu'elle soit donc soumise, non pour être humiliée, mais pour être dirigée.

Car l'autorité a été donnée par Dieu à l'homme. Or, les éthiciens grecs, romains et juifs conviennent tous que le mari ne doit pas utiliser son pouvoir au détriment de sa femme. Aristote, d'ailleurs, ne dit rien de l'infériorité des femmes.

Mais Josèphe le fait. Il existe donc certaines variations entre ces sources anciennes concernant précisément la manière dont la position de la femme est conçue. J'ai souvent entendu dire que dans le monde antique, les femmes étaient considérées comme une propriété, comme un bien.

Mais pour être honnête, je n'ai pas encore trouvé d'auteur gréco-romain ou juif qui ait réellement utilisé ce mot pour parler des femmes dans leur foyer. Ils n'hésitent pas du tout à parler des esclaves comme d'une propriété. Mais je ne les trouve pas réellement appliquant le même langage aux femmes.

C'est peut-être une sorte de stéréotype que nous imposons au monde antique et qui doit être réexaminé. Les épouses étaient considérées comme des partenaires essentielles dans la gestion du foyer, mais il est vrai que toujours comme des partenaires juniors en raison de leur sexe, sans aucune prise en compte de leurs dons et de leurs capacités. Or, il existait un idéal assez bien articulé pour la femme,

l'épouse, dans le monde antique, et sur ce point, il y a une grande unanimité entre les auteurs grecs, latins et juifs.

L'une des caractéristiques de cet idéal est la soumission, comme nous l'avons déjà évoqué à partir de la citation de Josèphe. Plutarque présente cela de manière un peu plus astucieuse en utilisant l'analogie avec la musique. Dans ses Conseils sur le mariage, il écrit que lorsque deux notes sont frappées ensemble, la mélodie appartient à la note la plus grave.

De même, chaque action accomplie dans un bon ménage se fait avec l'accord des partenaires mais témoigne du leadership et de la décision du mari. On a d'ailleurs pu constater à quel point la musique était différente dans le monde antique. D'après mon expérience, je suis habitué à ce que les sopranos aient la mélodie et que toutes les autres parties vocales en dessous d'elles aient l'harmonie, mais apparemment, la musique grecque et romaine fonctionnait de manière opposée, la mélodie étant donnée à l'instrument le plus bas ou, le plus bas. la voix chantée et l'harmonie ou la descente vers la voix chantée supérieure.

Ainsi, Plutarque utilise cette image pour nuancer l'image de la façon dont les maris et les femmes interagissent bien. Il essaie de l'adoucir ; tout devrait se faire par accord, mais c'est l'homme qui mène l'accord. Une autre facette de cet ancien idéal de l'épouse ou de la femme est le silence et la réticence à parler.

Aristote approuva le poète qui écrivait que le silence est la gloire de la femme, et deux ou trois siècles plus tard, dans un environnement très différent, au deuxième siècle avant JC à Jérusalem, Ben Sirah écrit qu'une épouse silencieuse est un don du Seigneur, et rien n'est ainsi. précieuse que son autodiscipline. Évidemment, le silence, la retenue dans l'expression de soi, s'accompagnent de soumission et d'attente que le mari prenne les devants.

Un troisième aspect de cet idéal est l'isolement, la femme se gardant des espaces privés du foyer ou, si elle est en public, des espaces publics qui lui conviennent, comme le marché ou, dans certaines sociétés du désert, le puits. Philon, un auteur juif écrivant à Alexandrie, en Égypte, écrit dans la première partie du premier siècle après JC que les femmes sont les mieux adaptées à la vie intérieure, qui ne s'éloigne jamais de la maison, à l'intérieur de laquelle se trouvent la porte du milieu, une porte intérieure, la porte du milieu. la porte est prise par les jeunes filles comme leur limite, et la porte extérieure par celles qui atteignent la pleine féminité. Plutarque, un écrivain grec non juif écrivant vers 100 après JC, écrit qu'une bonne femme devrait être vue le plus souvent lorsqu'elle est avec son mari et rester à la maison ou être cachée lorsqu'il est absent.

Encore une fois, les hommes ont pris d'assaut les espaces publics, mais l'idée pour les femmes était tout à fait différente. Et puis, un dernier aspect indispensable de cet

idéal est la pureté sexuelle. Un éthicien néo-pythagoricien anonyme a écrit que la plus grande vertu d'une femme est la chasteté, c'est-à-dire l'exclusivité sexuelle, la chasteté avant le mariage et l'engagement sexuel avec un homme au cours de sa vie.

Et cela est confirmé dans les textes grecs, latins et juifs. Nous avons parlé dans une conférence précédente du Quatrième Macchabées, un livre dans lequel, entre autres choses, une femme est louée pour sa virilité, son courage, pour avoir une bravoure qui ferait honte au courage dont font preuve les hommes sur le champ de bataille. Mais même après tout cela, l'auteur doit finalement revenir pour souligner sa vertu féminine.

Et ainsi, dans le dernier chapitre, nous la lisons dire : J'étais une pure vierge et je ne sortais pas de la maison de mon père. Il y a cet isolement qui facilite la chasteté. Mais j'ai gardé la côte dont est faite la femme.

Aucun séducteur ne m'a corrompu dans une plaine déserte, ni le destructeur, le serpent trompeur, n'a souillé la pureté de ma virginité. Au temps de ma maturité, je suis restée avec mon mari. Donc, cette idée d'exclusivité sexuelle pour et avec un seul homme tout au long de sa vie.

On revient de la réflexion sur le mariage, puis notamment sur l'idéal de l'épouse dans le monde antique, aux enfants et à leur réalité. Les enfants de l'ancienne maison étaient sous l'autorité absolue de leurs parents, et plus particulièrement du père. Et on leur a appris à comprendre leur devoir envers leurs parents.

Les enfants, dirait Aristote, par exemple, ne pourront jamais rembourser la dette qu'ils doivent à leurs parents pour le don de la vie elle-même, sans parler de l'éducation et de l'éducation. Ainsi, les enfants doivent continuer à honorer leurs parents et à leur faire preuve de gratitude sous toutes ses formes tout au long de leur vie. C'était une marque particulière de piété filiale, de remplir son devoir de fils ou de fille de prendre soin de ses parents vieillissants.

Les enfants étaient considérés comme étant comme leurs parents à tous égards essentiels. Nous avons déjà vu à quel point une filiation honorable se répercute positivement sur les enfants. Une manière fréquente de contester l'honneur d'une personne dans le monde antique est de parler de sa filiation.

Peut-être que cela n'a pas beaucoup changé, mais considérons par exemple l'Évangile de Jean, où les critiques de Jésus prétendent être les enfants d'Abraham. Et Jésus répond : vous êtes la progéniture de Satan. Vous êtes la progéniture de Satan.

Attaquer la filiation comme manière d'attaquer l'honneur. L'éducation variait considérablement dans le monde antique. Cela a commencé au foyer pour tous, mais s'est souvent limité en grande partie au foyer des familles les plus modestes.

Cela aurait impliqué l'apprentissage du métier familial et une alphabétisation suffisante pour faire des affaires si cela était pertinent, mais aussi les valeurs et la morale du groupe plus large auquel appartenait cette famille. L'instruction religieuse était une affaire de foyer. Tout d'abord, nous pourrions considérer ici Deutéronome 6 : 6-9, comme un exemple remarquable.

Ce texte central du judaïsme est ce qui se rapproche le plus d'un credo du judaïsme. Ici, Israël, le Seigneur notre Dieu, le Seigneur est un, ou le Seigneur est notre Dieu seul. Mais aussitôt après, ou presque immédiatement après, vous enseignerez les commandements de votre Seigneur à vos enfants.

Et l'instruction religieuse est confiée aux parents pour qu'ils la transmettent à la génération suivante. Si nous regardions à nouveau 4 Macchabées 18, aux versets 10 à 19, nous verrions une merveilleuse image de la prescription de Deutéronome 6 vécue alors qu'une mère se souvient de la façon dont le père de cette famille a systématiquement et patiemment inculqué les valeurs et les histoires et l'espoir contenus dans les écritures d'Israël chez leurs sept fils, faisant ainsi d'eux le genre de personnes qu'ils ont prouvé être ce jour fatidique où ils ont choisi de mourir par piété. Pour les enfants de sexe masculin issus de familles modestement aisées, voire plus aisées, l'éducation pourrait être plus étendue.

Beaucoup de ces familles, et nous parlons maintenant bien sûr de l'échelon supérieur, peut-être des 2 à 5 % supérieurs des familles, pourraient se permettre de posséder plusieurs esclaves. S'ils avaient des enfants, l'un de ces esclaves pourrait fonctionner comme pédagogue, c'est-à-dire un esclave dont le devoir principal était d'enseigner les bonnes manières aux enfants et de s'assurer que les enfants sachent comment rester en ligne lorsque les enfants commencent à apprendre des choses. pour s'assurer que les enfants faisaient leurs devoirs et retournaient le lendemain pleinement préparés chez leur professeur actuel.

Hmm, les pédagogues me semblent être une plutôt bonne idée. Mais le pédagogue n'était pas réellement le professeur. Notre mot pédagogie en dérive, mais c'est en réalité une sorte de faux lien.

Les vrais enseignants étaient extérieurs à la maison, et le pédagogue était le disciplinaire qui veillait, entre autres choses, à ce que les leçons soient apprises et que les devoirs soient faits. Pour les citoyens d'une ville ou d'une colonie grecque ou romaine, il existait en fait, dans presque toutes les villes, un solide système d'éducation publique pour ce cercle très limité de personnes, les citoyens de cette ville. De nombreuses villes anciennes conservent encore les ruines d'un gymnase, un gymnase qui, bien sûr, était un lieu pour apprendre l'athlétisme, pratiquer des sports et se mettre en forme physiquement, mais tout cela faisait partie d'un programme éducatif beaucoup plus vaste.

Le gymnase était également un lieu où les citoyens apprenaient la grammaire, la rhétorique, la logique, la philosophie, la littérature, la géométrie, la musique et tout le programme du monde antique. Il existe également des écoles d'un type différent dans des contextes variés. Par exemple, nous savons que dans le contexte juif, il existait des écoles qui pouvaient intégrer certains de ces autres domaines d'apprentissage, mais qui étaient principalement axées sur l'enseignement de la Torah, l'enseignement de la tradition de sagesse d'Israël et peut-être alors, au mieux, sur le tissage de la tradition de sagesse. d'Israël et l'enseignement religieux de la Torah avec d'autres types d'éducation non autochtone.

Nous arrivons à la dernière couche du ménage, la couche la plus basse d'un ménage . Il n'y a pas d'autre façon de le dire, à savoir l'esclavage. L'esclavage était incroyablement courant dans le monde antique. Autour de la Méditerranée, on estime qu'une personne sur cinq était esclave.

Dans certaines zones urbaines, ce chiffre pourrait même atteindre un sur quatre, voire un sur trois, selon certaines estimations. L'esclavage était souvent le résultat d'une conquête militaire ou de la répression d'une révolte. Ainsi, par exemple, à mesure que Rome élargissait ses frontières, les peuples conquis par la force finissaient souvent par être vendus comme esclaves au sein de l'empire.

Ainsi, à mesure que Rome s'étendait, la disponibilité d'esclaves pour tout l'empire augmentait également. Tout au long de Tacite et de Josèphe, vous pouvez lire comment ceux qui se livraient à la traite des esclaves voyageaient avec et suivaient l'armée parce qu'ils savaient où l'armée allait, les esclaves seraient fabriqués, et ils voulaient être là pour encaisser au rez-de-chaussée, essentiellement. , et achètent directement les esclaves à l'armée, pour ensuite aller les revendre plus près du cœur de l'empire à leur profit. L'esclavage peut également résulter de l'imposition d'une peine pour un acte criminel.

C'était une punition courante pour une grande variété de crimes. Si vous êtes né d'esclaves, vous étiez un esclave. La simple procréation parmi les esclaves en était donc une autre source.

Et le défaut de paiement d'une dette, notamment en Égypte, aboutissait souvent à l'esclavage du défaillant qui était vendu pour s'acquitter d'une partie ou de la totalité de la dette. Et puis, bien sûr, il appartenait ou elle appartenait à quelqu'un d'autre. L'économie ancienne existait grâce à l'esclavage et était entièrement construite sur l'esclavage.

Ainsi, lorsque nous pensons à la richesse de la Grèce antique, du monde hellénistique, à la richesse de Rome et à ceux qui ont profité de Rome, nous devons nous rappeler qu'ils profitent tous, au moins indirectement, dans de nombreux cas

directement : à cause de l'institution de l'esclavage dans tout l'Empire romain et depuis Aristote, qui était un grand informateur pour à peu près tout dans le monde antique parce qu'il écrivait sur à peu près tout. Aristote parle de l'esclave comme d'un outil vivant.

C'est une définition notoire, mais elle le reflète essentiellement. Cela reflète exactement ce qu'est un esclave pour Aristote. L'esclave est différent du marteau en ce sens que l'esclave est vivant, mais pas le marteau.

Mais en termes de droits et en termes de degré d'autorité d'un maître sur ses biens, l'esclave et le marteau ne diffèrent pas beaucoup. Aristote estime que certains sont esclaves par nature, d'autres par hasard. C'est-à-dire que certains pays semblent peut-être se contenter d'élever des esclaves, à son avis.

Mais il connaît aussi des gens, des esclaves, qui ne sont pas serviles. Ils ont été réduits en esclavage à cause d'un malheur. Par exemple, la conquête militaire.

À l'époque d'Aristote, la conquête d'une cité-État sur une cité-État ou l'avancée de l'Empire perse sur la majeure partie du monde à l'est de l'endroit où vivait Aristote. L'esclave était sous l'entière puissance de son propriétaire. Mais les éthiciens ont essayé d'inculquer aux propriétaires d'esclaves un exercice prudent de cette autorité.

Par exemple, Aristote écrit que l'abus de cette autorité est préjudiciable aux deux parties. Car les intérêts de la partie et du tout, du corps et de l'âme sont les mêmes. Et l'esclave est une partie du maître, une partie vivante mais séparée de son corps.

Malgré toute l'éthique, le traitement des esclaves pouvait être brutal. Et lorsque cela s'est produit, il n'y avait aucun recours légal. Certains éthiciens ont tenté de contrecarrer le déséquilibre de pouvoir entre maîtres et esclaves en favorisant des relations de réciprocité entre maîtres et esclaves.

Ainsi, le type de relation dont nous parlions sous le patronage ou l'amitié ou la réciprocité allait être introduit dans la relation maître-esclave alors que ces écrivains tentaient de cultiver chez les deux parties un désir d'échanger de la bienveillance dans le cadre de cette relation inégale. Et je pense que nous voyons quelque chose de cela dans l'histoire de Luc 7 où un centurion est soucieux du bien-être de son esclave, mais si soucieux qu'il fait des efforts considérables et même, dans une certaine mesure, met de côté son propre honneur pour atteindre, pour atteindre pour son esclave ce dont il a besoin, à savoir la guérison. Rien ne pouvait cependant changer le fait que tous les aspects de la vie d'un esclave, même sa procréation, étaient sous le pouvoir et l'autorité d'un maître et étaient donc entièrement à la merci de la vertu ou de l'absence de vertu de cet esclave. maître.

Les esclaves pouvaient être affectés à une très grande variété de tâches et se retrouver à vivre leur vie dans une grande variété d'endroits. Au pire, il y avait les esclaves qui étaient enchaînés aux bateaux, qui ramaient sur des navires de guerre ou des navires marchands, ou qui travaillaient dans les mines, ce qui était souvent censé entraîner la mort après seulement quelques années. Mais il y avait aussi, à l'extrême extrême, des esclaves au sein de la maison de l'empereur impérial.

Certains des esclaves de la maison de l'empereur exerçaient plus de pouvoir que les gouverneurs des provinces et étaient capables d'amasser plus de richesses que les gouverneurs des provinces, devenant finalement des personnes affranchies et des agents de marque à part entière. À Éphèse, il y a une grande porte menant à la grande agora, le marché du forum, lieu des artisans de la ville. Et cette porte, la porte sud, fut érigée par deux affranchis de la maison d'Auguste.

Et cela témoigne de deux choses. Premièrement, il y a un témoignage de gratitude envers son patron, car ces affranchis considéraient Auguste comme leur patron parce qu'il leur avait accordé la liberté. Mais aussi, un témoignage de la richesse et de la puissance que certains esclaves pourraient devenir s'ils avaient la chance d'être des esclaves impériaux au lieu de se retrouver dans un autre quartier.

Nous avons beaucoup parlé de la parenté au sein des foyers naturels, mais la parenté signifiait également plus que les liens du sang, même pour les peuples du monde antique. Philon, notre juif d'Alexandrie du début du premier siècle, écrit que la parenté ne se mesure pas seulement par le sang, mais par la similitude de conduite et la poursuite des mêmes objectifs. Philon souligne également que le manque de partage d'idéaux, comme l'apostasie d'un membre de la famille du mode de vie juif, conduit à la dissolution des liens de parenté.

Philon place l'engagement envers Dieu et le mode de vie juif avant la parenté naturelle lorsqu'il exhorte ses lecteurs à s'assurer que les païens se convertissent, des gens qui ne peuvent avoir aucun lien généalogique avec le peuple juif, lorsqu'il exhorte ses lecteurs à assurez-vous que les convertis païens qui ont laissé derrière eux, je cite, leur pays, leurs parents et leurs amis au nom de la vertu et de la religion, soient accueillis dans une nouvelle famille, la communauté juive. De la même manière, Jésus reconnaît que le suivre menace les liens de parenté naturels, et il parle donc de ses disciples formant ensemble une nouvelle famille. Nous pourrions appeler cela un groupe de parenté fictif, sans lien de sang ni de généalogie en soi, mais partageant si étroitement d'autres engagements qu'être gentil, être du même genre est plus important qu'être parent au sens naturel du terme.

Ainsi, dit Jésus, celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. Celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi. Ainsi, sur cette note, Jésus s'attend à une rupture potentielle des liens de parenté naturels dans le but de devenir disciple.

Et puis, d'un autre côté, quiconque aura quitté maisons ou frères ou sœurs ou père ou mère ou enfants ou champs à cause de mon nom recevra le centuple et héritera de la vie éternelle. Ceux qui se réunissent dans le cercle de Jésus deviennent les uns pour les autres frères et sœurs, mères et enfants, et les maisons des autres croyants et les champs des autres croyants deviennent leurs propres maisons et champs dans cette vie, compensant en quelque sorte la perte de toute relation de parenté naturelle. Eh bien, nous voulons examiner le Nouveau Testament, et nous examinerons, dans la prochaine leçon, 1 Pierre, en particulier, pour réfléchir à la manière dont ce contexte nous aide à voir ce qui se passe dans l'Église primitive alors qu'elle est en train de se former. un groupe de parenté fictif.

Comment est conçue cette nouvelle famille ? Comment la philosophie de la parenté façonne-t-elle la philosophie des relations dans l'Église primitive ? Et quel est l'impact ? D'un autre point de vue, quel est l'impact de la proclamation chrétienne primitive sur les foyers naturels et les relations de parenté naturelles ? Nous verrons que, tout comme 1 Pierre, du début à la fin, reflétait les valeurs d'honneur et de honte, il reflète aussi très, très clairement la valeur de la parenté, l'éthos de la parenté, en utilisant le foyer comme métaphore principale pour penser à la l'Église et ses relations intérieures.

Il s'agit du Dr David deSilva dans son enseignement sur le monde culturel du Nouveau Testament. Il s'agit de la session 5, Famille et ménage.